

—●—

Le dimanche qui suivit, différents signes annoncèrent que *quelque chose* allait se produire.

Ce fut déjà et cela dès l'aube une chaleur oppressante, sans brise aucune. L'air semblait s'être solidifié autour de l'île, dans une transparence compacte et gélatineuse qui déformait çà et là l'horizon quand il ne l'effaçait pas : l'île flottait au milieu de nulle part. Le *Brau* luisait de reflets de meringue. Les laves noires à nu en haut des vignes et des vergers frémissaient comme si soudain elles redevenaient liquides. Les maisons très vite se trouvèrent gorgées d'une haleine éreintante qui épuisa les corps comme les esprits. On ne pouvait y jouir d'aucune fraîcheur.

[...] Certains crurent qu'elle émanait des raisins mis à sécher sur les murets. Les baies qui comportent des grappes gâtées par les pluies peuvent parfois dans leur progressive pourriture distiller ce remugle invisible vaguement sucré, mièvre mais séducteur, qui porte en son sein des notes capiteuses de fruits surmûris, mais aussi des senteurs de venaison, de fourrure mal écorchée sur la peau de laquelle on a oublié quelques débris de viande qui commencent à pourrir et sur lesquels de fins asticots blancs cheminent.

Et puis, quand ce n'est pas le raisin, restent les vapeurs qui viennent du tréfonds de la terre. Il faut imaginer l'île comme un des nombreux couvercles posés à la va-vite des ères géologiques sur le chaudron géant qu'est la planète, rempli d'une mélasse incandescente et qui ne cesse de bouillonner. [...] Mais ce que l'on sentit ce dimanche n'avait rien à voir. [...] Et à mesure que la journée passa, oppressante et torride, l'air sembla s'alourdir de toute cette cuisine invisible.

Philippe Claudel (2018), *L'Archipel du Chien*, Stock, Paris, p. 131.

(éd. de réf. Le livre de Poche)